

ÉPREUVE DE FRANÇAIS ET PHILOSOPHIE

Prépas scientifiques

L'intégrale

Concours
2024
2025



FAIRE CROIRE

Pierre Choderlos de Laclos

*Les Liaisons
dangereuses*

Alfred de Musset

Lorenzaccio

Hannah Arendt

« Du mensonge en
politique » dans *Du
Mensonge à la violence*,
« Vérité et politique »
dans *La Crise de la culture*

- Méthodologie et corrigés
- Dissertations et résumés
- Citations

- Résumé et analyse des œuvres
- Problématiques du thème
- Synthèses de culture générale

sous la direction de
Philippe Guisard et Christelle Laizé



Introduction

On vous invite à réfléchir à la duperie qui consiste à faire croire, volontairement ou non, à quelqu'un quelque chose qui ne peut être ni vérifié ni démontré, puisque ce qui serait vérifié et démontré serait su et non pas cru. On oppose ainsi croire et savoir, incertitude et certitude, mais aussi vérité et erreur, réalité et illusion. Croire demande en effet à qui s'y réduit la confiance en l'autre, sans qu'on puisse jamais avoir l'assurance qu'elle est bien placée. Car la bonne foi, la qualité d'une personne qui parle ou qui agit avec une intention droite et sans ruse, est parfois difficile à discerner et nous réduit le plus souvent à une adhésion qui tient du pari. Madame de Tourvel dit avant de mourir à son amie Madame de Volanges : *Je meurs de ne vous avoir pas crue* (147) – le renvoi aux lettres citées est signalé par ces nombres entre parenthèses. Elle a préféré croire au feint repentir et à la *rare candeur* du vicomte de Valmont et la mauvaise foi de ce dernier l'a perdue. On peut ainsi mourir d'avoir mal placé sa confiance ; seul l'avenir confirme ou non le choix que nous avons fait, dans l'instant et sans preuve définitive, de faire confiance à l'un plutôt qu'à un autre ; croire, c'est toujours parier sur l'avenir et espérer que cet avenir nous donnera raison. C'est toute la difficulté et même le danger de la vie sociale qui n'existe que dans la relation des uns aux autres et, ce faisant, se fonde et parie sur la bonne foi de chacun devant les lois et les règles morales que la société du moment s'est fixées ; c'est aussi tout le danger des relations privées qui nous mettent à la merci de la bonne ou de la mauvaise foi de ceux que nous fréquentons. Et l'on s'aperçoit à l'usage que la bonne foi n'est, pas plus que le bon sens, la chose du monde la mieux partagée, en particulier dans les *Liaisons dangereuses*. De plus, la bonne foi ne suffit pas pour nous prémunir de l'erreur, puisqu'on peut en toute honnêteté vouloir faire partager une croyance erronée et qu'on peut, tout malintentionné qu'on soit, faire partager une croyance que l'on croyait fautive et qui s'avère finalement vraie. Il y a donc quelque chose de vertigineux dans l'idée que nous dirigeons nos vies en nous fondant sur des croyances et que *nous travaillons pour l'incertain*, comme l'écrit Pascal dans les *Pensées*.

Dans un siècle, celui des Lumières, où la connaissance rationnelle et scientifique s'épanouissait et pensait triompher de toutes les obscurités qui entourent la vie humaine, cet aveu d'incertitude et de contingence, lié aux démesures démiurgiques d'une intelligence enivrée de ses progrès, est consternant et Laclos laisse à la doyenne de la petite société mondaine qu'il a mise en scène dans son ouvrage, à Madame de Rosemonde, seule avec Danceny à avoir lu l'intégralité de la correspondance de Valmont et de Madame de Merteuil, le soin d'énoncer un constat amer : *Après ce que vous m'avez fait connaître, Monsieur, écrit-elle au chevalier Danceny qui lui a fait remettre cette correspondance, il ne reste plus qu'à pleurer et à se taire* (171). Les progrès de la connaissance permettent-ils donc aux gens les plus intelligents de manipuler et de dominer les autres sans vergogne et avec éclat, non plus par la force physique, mais par les mensonges que leur permettent d'élaborer la finesse de leurs observations, l'habileté de leurs raisonnements et leur parfaite maîtrise de la

langue, mises au service de leurs intérêts, toutes qualités qui les mettent à même de prévoir et devancer les réactions de leurs victimes ? Devrons-nous donc être, en société, constamment sur nos gardes et méfiants ou vivre de préférence dans une prudente retraite solitaire comme choisissent finalement de le faire Cécile de Volanges et le chevalier Danceny ? La société et la civilisation se trouvent-elles en danger d'être perverties par l'intelligence plus qu'éclairées par elle, comme les Lumières de l'esprit qui ont illuminé le XVIII^e siècle le laissaient espérer ?

On vous indique, pour réfléchir aux dangers de l'erreur, de la dissimulation, du mensonge et de la ruse dans les relations sociales, trois œuvres, *Les Liaisons dangereuses*, un roman par lettres de Pierre Choderlos de Laclos qui parut en 1782, à la toute fin du siècle des Lumières et fit scandale, *Lorenzaccio*, un drame romantique de Musset, œuvre d'un tout jeune homme de 23 ans, conçu pour la lecture plutôt que pour la scène et paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1834, et deux articles de Hannah Arendt, *Du mensonge en politique* et *Vérité et politique*, parus l'un et l'autre en 1972. Chacun de ces trois auteurs envisage le danger des *liaisons*, terme qui au XVIII^e siècle désigne tout simplement les relations entre les membres d'une société et non exclusivement les relations amoureuses. Ce sont donc trois sociétés, bien éloignées dans le temps, et par conséquent bien différentes, que vous aurez à examiner. Laclos situe sa réflexion dans la société de l'Ancien Régime finissant, à la fin du siècle des Lumières et dans les années qui précèdent la Révolution française ; la société des *Liaisons* se compose d'un groupe d'aristocrates, surtout occupés de distractions et d'affaires amoureuses, contemporains de l'auteur. Musset situe l'action de son drame dans un passé reculé, le XVI^e siècle, à Florence, au moment où Laurent de Médicis assassine son cousin, un tyran débauché, avec l'espoir de fournir à ses concitoyens l'occasion de rétablir la République ; les différentes couches sociales y sont représentées par 44 personnages, depuis le duc de Florence et son entourage jusqu'aux artisans, précepteurs et écoliers, domestiques et bourgeois ; les relations qui s'y nouent sont à la fois particulières, pour certaines débauchées tout autant que chez Laclos, et politiques puisqu'elles ne se limitent pas cette fois à la sphère privée d'un petit cercle mondain ; cette pièce historique permet peut-être d'observer, sous le masque prudent d'un déplacement historique, la révolution de 1830 qui vient d'avoir lieu. Enfin Hannah Arendt s'intéresse à nos sociétés modernes et au rôle que joue le mensonge dans les relations des hommes politiques avec les citoyens, dans la communication, en particulier au rôle de la démagogie, en reprenant dans une perspective moderne la critique platonicienne de l'opinion et le mythe bien connu de la caverne ; son propos ne concerne que les relations publiques et ne fait figurer aucune personne privée.

Il me paraît par conséquent indispensable pour entreprendre l'étude du thème dans *Les Liaisons dangereuses* de situer cette œuvre dans son contexte politique, social, moral et culturel, dans lequel évoluent à la fois l'auteur et ses personnages qu'il a voulu contemporains, ou du moins relégués dans un passé tout récent qui est à la fois celui du plein essor des Lumières et de la fin de l'Ancien Régime. Nous en viendrons ensuite à l'œuvre elle-même, à son auteur, à ses personnages, aux liens qui les unissent et à sa forme, pour terminer par l'examen des motifs qui

poussent les différents personnages à jouer à faire croire toutes sortes de chimères aux autres ou à eux-mêmes, consciemment ou non, des moyens qu'ils se donnent pour le faire et des conséquences que ces pratiques entraînent.

Les Liaisons dangereuses dans leur temps

Les Liaisons dangereuses connurent à leur sortie un succès parisien foudroyant et furent en même temps l'objet d'un scandale non moins retentissant. Ce fut, avec *Candide* de Voltaire en 1759 et *La nouvelle Héloïse* de Rousseau en 1761, un des ouvrages qui connut au XVIII^e siècle le plus grand nombre de rééditions : il scandalisait certes, il faisait peur, mais on se l'arrachait et il fascinait, il était l'objet des conversations de tous les salons et de tous les cercles, on cherchait à identifier les modèles potentiels de Valmont et de Merteuil et Marie-Antoinette elle-même s'en procura un exemplaire soigneusement dissimulé dans sa bibliothèque. Laclos s'y fixait, comme le rappelle l'épigraphe repris de *La nouvelle Héloïse* sur la page de garde, d'y peindre *les mœurs de son temps*, mais ses contemporains ne s'y reconnurent pas ou plutôt refusèrent de s'y reconnaître, confirmant en cela l'*Avertissement de l'éditeur* que Laclos avait ironiquement placé en tête de l'ouvrage : *plusieurs des personnages qu'il met en scène ont de si mauvaises mœurs qu'il est impossible de supposer qu'ils ont vécu dans notre siècle ; dans ce siècle de philosophie, où les lumières, répandues de toutes parts, ont rendu, comme chacun sait, tous les hommes si honnêtes et toutes les femmes si modestes et si réservées*. La figure de préterition ne fait que confirmer la mauvaise foi de ceux qui refusent de s'y voir. Valmont et Merteuil sont bel et bien un pur produit du siècle des Lumières. La *Préface de l'auteur* contredit d'ailleurs résolument cet *Avertissement*, et assure qu'il s'agit bien dans cet ouvrage de *rendre service aux mœurs* en dévoilant *les moyens qu'emploient ceux qui en ont de mauvaises pour corrompre ceux qui en ont de bonnes*. Ce sont bien les mœurs de son temps contre lesquelles Laclos nous met en garde et il n'hésite pas pour cela à nier le caractère fictif de son roman pour en faire une histoire vraie, à reconstruire d'après l'ensemble d'une correspondance authentique qu'on lui aurait confiée.

Pour mieux connaître ce temps, nous présenterons successivement la situation politique à la veille de la Révolution, les divisions de la société de l'Ancien Régime, les usages et les mœurs de l'aristocratie, telles qu'ils étaient à l'époque où Laclos rédigea et publia son ouvrage, ainsi que la façon dont le mouvement des idées philosophiques des Lumières a nourri le libertinage selon Laclos.

La fin de l'Ancien Régime

○ La fin du règne de Louis XIV (1685-1715)

Cette période est celle du déclin de la monarchie absolue de droit divin.

À la fin du règne de Louis XIV (1643-1715), la crise de l'Ancien Régime se profilait déjà et l'on fait en général commencer le siècle des Lumières à la mort de ce monarque. Cette fin de règne est une époque d'austérité, de famines, de persécutions des jansénistes et des protestants (l'Édit de Nantes avait été révoqué en 1685), de guerres malheureuses contre les coalitions européennes menées par l'Autriche et l'Angleterre, tout cela pour la prééminence en Europe et pour la maîtrise des empires coloniaux. Les revenus de la terre avaient cessé dès la fin du XVII^e siècle d'assurer la richesse de la noblesse ; en revanche, le commerce avec l'Amérique et l'Orient se développait et assurait des fortunes colossales à ceux qui le pratiquaient, en même temps que se constituait une classe de nouveaux riches, financiers, armateurs, négociants, qui contestaient la suprématie sociale de la noblesse déjà affaiblie. À la cour, Madame de Maintenon, que Louis XIV avait épousée en 1683, faisait régner dévotion et austérité. Triste fin du *Grand Siècle* que Louis XIV avait dominé et fait briller.

○ La Régence (1715-1723)

À la mort de Louis XIV, Louis XV n'étant encore qu'un enfant, la Régence fut confiée à Philippe d'Orléans. Les nobles aspiraient alors à reprendre les pouvoirs qu'ils avaient avant le règne de Louis XIV et dont la monarchie absolue les avait privés. Rétablis en partie dans leurs prérogatives, et à l'exemple du Régent, ils menèrent une vie de luxe et de plaisir, et même de licence et de faste. C'est alors que les compagnons de débauche de Philippe d'Orléans furent surnommés les « roués », dénomination dont il usait lui-même ouvertement si l'on en croit les *Mémoires* de Saint-Simon. Ce nom les présentait comme des gens passibles du supplice de la roue, crainte dont ils s'affichaient affranchis et libérés ; le mal trouvait ainsi une place pour ainsi dire licite dans la société. Dans la lettre 2, Madame de Merteuil qualifie de « rouerie » son projet de dévoyer Cécile pour se venger de Gercourt, une rouerie que Valmont pourra ajouter à ses *Mémoires*. L'auteur ajoute à cet emploi du terme la note que voici : *Ces mots, roué et rouerie, dont heureusement la bonne compagnie commence à se défaire étaient fort en usage à l'époque où ces lettres ont été écrites.* Il ne reporte pas pour autant l'écriture des lettres qu'il publie à l'époque de la Régence, époque où la débauche fut particulièrement publique, grossière et violente. En effet, l'élégance de Valmont et de Merteuil, la dissimulation qu'ils déploient pour protéger leur réputation et l'intelligence de leur stratégie sont bien différentes des méthodes de la débauche de la Régence et plaident plutôt en faveur d'une forme plus tardive, plus préméditée et plus raffinée du libertinage, mais non pas moins cruelle, celle du « scélérat méthodique » des années 1770.

○ Le règne de Louis XV (1723-1774)

Vint enfin le règne de Louis XV (1723-1774) qui fut, à ses débuts, heureux et riche d'espérance ; le retour à la paix, une prospérité relative et l'essor démographique y concourent. En 1736, dans *Le Mondain*, Voltaire célèbre ainsi ce nouvel âge d'or et conclut : *Le paradis terrestre est où je suis*. Cet épicurisme facile invite au bonheur en ce monde, à la réhabilitation des passions et des instincts, ce qui va à l'encontre du christianisme austère de Madame de Maintenon et du rationalisme cartésien.

Mais l'agriculture reste à la traîne et les réformes entreprises ne profitent qu'aux riches propriétaires. Le pouvoir se heurte aussi aux ambitions aristocratiques, aux exigences de la noblesse parlementaire, à une aristocratie et une bourgeoisie enrichie et gagnée aux idées des philosophes, à toutes les dissidences intellectuelles et religieuses, notamment celles des philosophes trop audacieux ; les revers militaires et diplomatiques et, en 1763, le traité qui assure le triomphe de l'Angleterre en Amérique et en Inde augmentent encore le discrédit croissant du régime et assombrissent considérablement la fin de ce règne pourtant si prometteur en ses débuts. La puissance absolue du roi est déjà largement ébranlée par les idées philosophiques et les critiques des Lumières.

○ Le règne de Louis XVI (1774-1792)

Sous Louis XVI, l'intervention dans la guerre d'indépendance américaine redonne du lustre à la politique extérieure française, mais elle ruine l'équilibre financier du pays déjà précaire. Les renvois des ministres « philosophes » que sont Turgot (1774-1776), que Laclos appréciait, puis Necker (1776-1781) précipiteront la crise monétaire, économique et sociale ; de plus, Louis XVI cède aux pressions de la noblesse qui veut restaurer les droits féodaux et contrôler la monarchie. Cependant, l'aristocratie, conservatrice et agitée de contradictions, ne fera pas le poids face à la bourgeoisie des nouveaux riches qui s'est constitué une idéologie de plus en plus autonome ; cette dernière, qui se fonde sur la valeur du travail et du mérite personnel, conteste âprement les privilèges de la noblesse.

C'est dans cette période prérévolutionnaire que Laclos, lui-même issu d'une petite noblesse de province, écrit en réaction contre la noblesse parisienne, riche et corrompue, qu'il montre épuisant ses forces à des campagnes amoureuses aussi vaines et cruelles que destructrices et immorales, alors que tout la menace sans qu'elle semble en avoir pris conscience. Si toutes les classes sociales figurent à des degrés divers dans son roman, la seule qui n'y figure pas est précisément la classe montante de la bourgeoisie, celle qui fera la Révolution, et de ce fait rien dans ce roman ne permet d'y voir un roman révolutionnaire ; rien n'y paraît de la lutte qui opposera bourgeois et aristocrates au sujet des privilèges, ouvrant ainsi la voie à la Révolution. L'ennemi de Laclos dans ce roman n'est pas la noblesse en elle-même, mais une certaine partie de la noblesse, qui donne le ton à la vie intellectuelle et morale du pays et qui abuse de ses avantages matériels et intellectuels. Ce petit cercle

d'aristocrates est l'image réduite d'une société dans laquelle les plus « éclairés » se forment au despotisme aux dépens de ceux qui sont restés dans l'ignorance, c'est-à-dire essentiellement les femmes et le peuple.

Une société inégalitaire et divisée

○ Les trois ordres

La société française à la fin de l'ancien régime est divisée en trois ordres, le clergé (115 000 personnes), la noblesse (400 000 personnes) et le Tiers-État qui regroupe à lui seul 98 % de la population (26 millions d'habitants).

Le clergé prie et nous le trouvons représenté par le Père Anselme dont la crédulité contribuera à la chute de La Présidente (123), par le confesseur qui a affirmé à Cécile qu'elle commet un péché *en donnant son cœur* à Danceny (49) et dans les couvents où Cécile et la Présidente ont grandi et où elles sont contraintes de retourner cacher leur humiliation.

La noblesse combat, représentée par le comte de Gercourt qui fait campagne en Corse avec son régiment et Prévan, tous deux officiers. Elle vit essentiellement de ses propriétés terriennes et de ses privilèges. À défaut de combattre, elle se bat en duel.

Quant au Tiers-État, il travaille. Il est représenté dans les *Liaisons* par les domestiques qui œuvrent aux supercheries des deux libertins, le paysan que Valmont secourt et dont on peut mesurer l'extrême misère (21), Émilie qui vit de ses charmes (47, 135 à 137) ou encore Monsieur Bertrand, le digne régisseur de Madame de Rosemonde (163 et 166).

○ Une noblesse divisée

Le gouvernement est alors aux mains de la noblesse d'épée, puissante de tout temps aux côtés des rois, et de la noblesse de robe plus récente, dite aussi noblesse parlementaire, mais désormais bien associée aux intérêts communs qu'elle partage avec la noblesse d'épée. Les plus grands d'entre eux vivent à la Cour de charges et pensions qu'on leur octroie. Valmont va à la Cour présenter le jeune Danceny (53), mais cette visite ne sert dans le roman qu'à justifier un entretien entre lui et le jeune homme qui pourrait lui confier son amour pour Cécile ; c'est peut-être à la marquise de Merteuil qu'il serait revenu d'y présenter Cécile, si Laclos n'avait pas retranché cette information dans son manuscrit (2). Toutefois, ils vivent habituellement loin de Versailles et de la Cour.

Les personnages des *Liaisons* ne sont donc pas des courtisans, ils n'ont pas de rôle politique, ils appartiennent plutôt à cette riche noblesse parisienne qui habite les hôtels particuliers de la rue Saint-Honoré, qui possède des châteaux à la campagne où ils se retirent l'été, qui va à l'Opéra et à la Comédie Italienne et qui fait la mode aussi bien vestimentaire qu'intellectuelle et morale. Madame de Tourvel, elle, appartient à la noblesse de robe en tant que femme d'un Président

à mortier du Parlement de Paris, fonction qui le place très haut dans la hiérarchie sociale. Ils gravitent tous dans un même cercle mondain, fréquentent les mêmes salons et se retrouvent à la messe à l'église Saint-Roch (5).

La richesse de ces héros est aussi mentionnée : Cécile dispose à quinze ans de 60 000 livres de rentes, c'est-à-dire de revenu annuel, pour s'être seulement *donné la peine de naître* ; Valmont, lui, est le seul héritier de sa tante, Madame de Rosemonde, et porte *un beau nom*. Ils vivent tous de leurs privilèges, de leurs rentes, des revenus de leurs terres auxquels certains ajoutent ceux de leurs charges, comme on le voit pour M. de Tourvel accaparé par ses tâches judiciaires et retenu en Bourgogne par un grand procès pendant toute la durée du roman. Les autres sont oisifs et l'on voit même Gercourt en permission reculer son mariage avec Cécile par simple désir d'entreprendre un grand voyage avec un de ses cousins. Cette oisiveté laisse libre cours à leur imagination, ici au service de leurs entreprises libertines, du moins en ce qui concerne les hommes dans la confrérie desquels Merteuil s'est infiltrée.

○ Un clergé et un Tiers-État méprisés

Cette noblesse jouit de ses privilèges et de sa richesse sans le moindre scrupule et sans se préoccuper le moins du monde des autres classes qu'elle ne fait qu'utiliser ; Valmont se rit de la reconnaissance crédule et de la piété des paysans qu'il a secourus (21), n'hésite pas à traiter Azolan d'*imbécile* (101) et se sert d'Émilie comme d'un pupitre sur lequel il écrit à une autre maîtresse. Cette insensibilité de la noblesse parisienne pour les classes inférieures est d'ailleurs confirmée d'emblée dans l'*Avertissement de l'éditeur* qui présente comme définitif l'argument suivant : *nous ne voyons point aujourd'hui de demoiselle avec 60 000 livres de rente se faire religieuse, ni de présidente, jeune et jolie, mourir de chagrin*. Autrement dit l'argent fait tout et excuse tout, et la corruption n'est guère punie dans l'aristocratie de l'époque ; Laclos, lui, souhaite manifestement la corriger en nous en révélant toutes les turpitudes et en punissant les coupables. Certes il est lui-même noble, mais d'une noblesse récente et qui plus est de province, il n'est pas riche et fait une lente carrière militaire, quand la grande noblesse occupe d'emblée les grades les plus élevés ; il est possible qu'il exprime dans ce tableau son ressentiment à l'égard de ces « privilégiés », mais ce sont essentiellement leurs mœurs qu'il vise, leur arrogance et, peut-être, leur aisance qu'il jalouse.

Quant à la mention de la réelle pauvreté et de la détresse du paysan secouru (21), elle est uniquement liée aux besoins de la stratégie de Valmont et anecdotique. Nous voici cependant informés que c'est pour 56 livres non payées qu'on met sur la paille une famille de cinq personnes, quand la jeune Cécile est à la tête de 60 000 livres de revenu annuel. Cette disproportion des fortunes est considérable. La noblesse tient à conserver sa richesse, souvent bien compromise par le goût du jeu et des dépenses excessives : quand Madame de Volanges envisage inconsidérément de marier sa fille âgée de 15 ans au comte de Gercourt, qui en a 36 et qui souhaite se ranger après une jeunesse libertine, seules des considérations de fortune et de titre président à ce mariage ; les sentiments n'y sont comptés pour rien comme elle

en prendra conscience dans la lettre 98. L'orgueil nobiliaire ne reconnaît pas les *espèces*, terme de mépris qui désigne ceux qui ne sont pour eux que les auxiliaires ou les instruments de leurs manigances. C'est finalement l'argent qui introduit des divisions supplémentaires à l'intérieur de ces trois ordres : la noblesse de province, appauvrie, est hostile à la grande et riche noblesse parisienne ; le riche haut-clergé, issu de la grande noblesse, s'oppose au bas clergé populaire et souvent misérable ; le Tiers-État comprend aussi bien les riches bourgeois enrichis dans le commerce et les entreprises que la classe moyenne des professions libérales et les plus pauvres des paysans, commerçants et petits artisans, sans compter tout le petit peuple des domestiques.

La société de la fin de l'Ancien Régime est donc extrêmement divisée et inégalitaire, mais les personnages principaux de Laclos, eux, sont tous des aristocrates du même rang, même s'ils entraînent dans leur sillage leurs *maisons*, c'est-à-dire leurs domestiques, les paysans qui sont sur leurs terres, leurs régisseurs et les membres du clergé qui sont étroitement associés à leur vie et qui leur sont soumis : *Les maîtres sont les maîtres*, écrit Azolan (107) qui, s'il ronge son frein, n'est pas encore assez audacieux pour parler comme le Figaro de Beaumarchais en 1778. C'est à cette classe supérieure de la société, à cette *intelligentsia*, à ce *happy few*, que Laclos s'adresse et qu'il destine son ouvrage ; sa petite noblesse l'incite peut-être à se révolter contre cette partie de la noblesse qui entrave sa carrière, sans qu'on puisse pour autant soupçonner ce roman d'être révolutionnaire et d'œuvrer à la lutte des classes pour reprendre la terminologie marxiste.

Les usages et les mœurs aristocratiques

Ce sont les usages aristocratiques de l'époque que Laclos présente dans les *Liaisons*.

○ Une morale chrétienne

Malgré les attaques lancées par les philosophes contre la religion, la société de l'Ancien Régime est restée attachée à la pratique de la religion catholique, toujours religion d'État. On voit de fait Valmont et Merteuil railler la Présidente qui fait maladroitement la quête à l'église Saint-Roch (5) ; Valmont demande ironiquement au paysan qu'il a secouru de *prier pour ses projets* (21), tout criminels qu'ils soient, et feint de se rendre au culte avec sa tante et la Présidente pour afficher une foi qu'il n'a guère, mais qui pourrait rassurer et attendrir Madame de Tourvel qui est pieuse et même dévote ; Madame de Volanges se retranche derrière une indulgence toute chrétienne pour continuer à recevoir Valmont dont elle connaît le libertinage ; Cécile se confesse ingénument, au grand dam de Merteuil qui voit ainsi compromis les espoirs qu'elle fonde sur une liaison entre la jeune fille et Danceny ; Valmont fait intercéder le Père Anselme, confesseur de la Présidente, et en fait le complice involontaire de sa fourberie (120 et 123) ; quant à Danceny, il est chevalier d'un ordre religieux. On prie donc dans les *Liaisons*, sincèrement ou